



Pascal Commère

## L'imparfait de vivre

*L'imparfait de vivre* d'André Doms  
(*L'Arbre à paroles*, 2010)

Faisant suite à *Demeure successive*, titre commun aux quatre tomes de l'édition de l'œuvre poétique d'André Doms, ce livre pourrait apparaître comme un cinquième, tant par son aspect (couverture, format) que par la matière qu'il déploie, répartie ici en 99 poèmes occupant chacun le plein d'une page et qui ne sont en fin de compte que les maillons d'un seul et long poème. D'un livre. Mais pas seulement. C'est que celui-ci reprend et travaille, sculptant à sa façon une forme de poème (de prose plus qu'en prose) coutumière à l'auteur, propice à révéler d'un parcours, sur lequel elle s'appuie, le caractère « essentiel » autant qu'« existentiel », pour reprendre les mots de Max Alhau dans son *Après lire*. Lequel ne manque pas de souligner l'omniprésence de l'Histoire dans l'œuvre de Doms, et tout particulièrement celle de l'Europe de l'Est où le poète un temps établit demeure. Non pas tant en dur que dans le plein des mots et du temps, traduisant parallèlement nombre de poètes du lieu. En même temps qu'affleure, discrètement, mais de façon tenace, tout un soubassement géographique, qui, rattaché aux destinées des personnages et héros de la mythologie, Ulysse notamment, éclaire le cheminement de qui se reconnut assez tôt dans la figure du nomade. En un parcours qui emprunte plus, faut-il le dire, aux « fausses directions et hasard vrai » qu'à la ligne droite. Pareil enchevêtrement donne le ton. Un ton qu'on prit parfois pour cérébral, voire austère. Assertion qu'une lecture attentive dément en partie, quand bien même Doms, s'adressant au lecteur au seuil du tome premier, ne dissimule rien des enjeux qui sont les siens : « *La poésie s'avère ainsi liée à une quête ontologique : indissociable du poète, elle signe son être et y persiste* ».

Ainsi Doms (né en 1932 à Bruxelles) se veut-il assez tôt passant d'Europe. Et « passant » avant tout. « *Je ne demeure guère* », lit-on en effet. L'on ne s'étonne pas dès lors de suivre le pérégrin en ces contrées d'Europe centrale où une partie de l'Histoire moderne prend naissance, et où Doms, quant à lui, inscrit le cœur de sa quête, ouvrant sa voix à un devenir autre. C'est que « *un jour, nous avons quitté l'âtre et les confins* ». Autant dire que cette poésie, tournée vers l'ailleurs, s'établit dans le détachement d'un « moi » en rupture avec le confort qu'assure, croit-on, la proximité d'une terre ancestrale. Non sans que la séparation ainsi produite ne titille la fissure. Quand ce n'est la blessure – nous sommes dans les Balkans, années quatre-vingt dix. Ainsi de toute quête, qui nécessite un arrachement. De celle-ci en particulier, au travers de laquelle on lira sans peine une métaphore du travail du poète. Étant entendu que pareil travail se double ici d'une expérience assumée, dans les faits et gestes, par qui ne tardera pas à apprendre qu'il n'est demeure qu'en un demain instable. « *On n'apprend pas le voyage dans un livre / ni l'orage à son enregistrement* ».

Sensible aux heurts, comme aux ressauts et brisures (qui traversent l'Histoire, comme la vie de tous les jours), le poème se tient à l'affût du monde, puisant au plus profond de ce qui constitue sa part immuable – voire immémoriale. Le poème, non pas unique ici,

mais constitué en suites ; lesquelles structurent une œuvre minutieusement établie, où s'affirme une progression labyrinthique en laquelle l'être se cherche, sans complaisance ni facilités : « *Et n'être pas complice : frontières d'agonie ou fers tressés, sans mot de passe* ». Instruisant un instant de pensée, autour de quoi la page se resserre. Non sans avoir au cœur des lignes qui la fondent, posé les éléments de temps et d'espace qui la grandissent autant qu'ils l'éclairent, avant qu'une ombre légère ne ramasse tout cela en une énigme dont il nous reste, sous l'âpreté des mots, à déchiffrer la clé. Sans que soit laissée pour compte la terre tangible. *Terre d'ici*. Dont la présence vitale permet de sortir de soi, ne serait-ce que par la prise en compte de sa matière même, l'attache qui nous retient à elle. « *Je travaille à me désoccuper de moi* », lit-on alors. Un « moi » pris dans le ballottement et la marche du monde, que n'accompagne nulle confession bavarde, ni intime. Simplement le poème, nourri à son origine des grands mouvements d'air de la terre et des saisons, se tient à juste hauteur entre ce qui peut être dit et ce qui restera au plus secret des signes.

Mais *demeure* – et quelle est-elle, et de quel matériau ? Sinon langue avant tout, meulière d'extraction juste, pas gélique pour un sou. Et mots-moellons, sertis dans le droit fil d'une langue ajustée au couteau. Le lexique est riche et précis, en rapport avec l'univers minéral, quand il n'emprunte pas au registre des garnisons. Service d'ost oblige. Petits pavés de prose, traversés de blancs. Le ton plutôt tendu, affirmatif – quand il n'interroge pas. Phrases courtes, sans beaucoup d'adjectifs, mots choisis. Rien de descriptif qui ne soit aussitôt passé à la question. Pas davantage, le paysage évoqué ne se résout à son aspect ; témoin du passage du temps et des armées d'empire. Le poème y trouve consistance. Dure, et sèche. Compacte. Le roc plus que le mou, ici. Marqueur d'une sensualité solaire. Non sans interroger la nuit au passage, et l'obscurité terrée en chacun de nous. Ce que dit la lumière, sa part d'ombre qu'elle retient. Pareillement la phrase en cette voix d'arrière-gorge. « *Pourtant pas morte la langue du corps* ». D'où sourd en permanence l'écho d'autres langues, et des plus anciennes, y compris « *des parlures dont je goûte les détours* ».

Musclé, tout ça. Traversé des mouvements de l'être en proie aux pulsions du cœur. Et du corps. Éros ! Fût-il blessé au plus profond par la mort de l'épouse. D'où nouvel arrachement. Langue et forme attenante, permettant tout autant la « rhapsodie », l'épithalame que le « poème ouvert » ou le « récit-poème ». Quelque chose se trame, dont on pressent en terme de vie la part de risque encouru au long d'une expérience marquée par le feu de l'aventure. Et pas seulement intérieure. Aussi bien que par l'incertitude, malgré le ton volontaire, sinon décisif, affiché d'entrée de jeu. Il n'en est rien. « *Car l'ombre est ma feuille de route* », relève-t-on aussitôt. Avisés de ce que pareil noyau dur provient du vivre intense d'un être entier, que le poète en son fond se plaît d'apostropher. « *Toi, qui n'es rien sans l'être à plein* ».

« *Où est mon pays ?* » demandait André Frénaud. Pas moins André en cela, Doms lui répond : « *Suis-je d'ailleurs, et d'ici ?* » Ajoutant : « *Ce pays n'est plus le mien.* » La Meuse, à deux pas, ignore la controverse.